

Florin-Mihai Dat
Université de Bourgogne
datmihai@yahoo.com

De l'analogie auditive latente

Dans le débat sur l'iconicité du langage, l'une des questions qui se posent d'une manière récurrente est de savoir si les formations onomatopéiques représentent un principe primitif de formation des mots, si dans les premières formes du langage humain tous les signes ont été du type *craquer, murmurer*, etc., dont la plupart auraient ensuite perdu leur charge mimophonique. Saussure s'est prononcé contre toute *théorie positive* de la signification dans le domaine des sciences du langage, position qui a constitué pour longtemps une norme de travail en linguistique.

Cet article traite des icônes auditives dans le lexique hébraïque de la Bible dont l'analogie phonation-référent est rendue manifeste dans le cadre de la *théorie des matrices et des étymons* par un niveau abstrait de représentation lexicale – le niveau des matrices de traits phonétiques. C'est le niveau qui nous aide à mieux comprendre le principe causatif du rapport signifiant-référent: bon nombre de lexies perçues comme arbitraires peuvent être ramenées à une structure invariante, formelle et notionnelle, motivée. Il paraît évident que nous n'avons plus d'oreille aujourd'hui que pour les mots imitatifs tels *coucou, tic-tac*, etc. Il n'est donc pas étonnant que les partisans d'une conception très étendue de la parenté des langues tendent à minimiser l'importance de la motivation lexicale en la ramenant au cas marginal des onomatopées de ce type. Pourtant, bien des travaux montrent que la motivation lexicale est beaucoup moins saugrenue qu'on ne le pense et que son mécanisme est beaucoup plus profond et complexe que ne le suggère la conception traditionnelle de l'onomatopée: les signifiants d'une langue sont à la fois sons et mouvements de la langue.

La particularité de l'approche adoptée ici réside essentiellement dans le fait que le rapport son-sens est conçu sous l'aspect du lien qui existe entre l'image acoustique des formes lexicales et la valeur signifiée de la *matrice de traits* (= macro-signe linguistique), mis au jour par la découverte d'un mécanisme d'invariance au sein du lexique sémitique.

1. Liminaires

Pourquoi recourons-nous à telle ou telle forme pour désigner telle réalité ou tel concept? La fixation de ces dénominations est-elle tout à fait arbitraire ou a-t-elle sa raison d'être? Cette question délicate, qui n'a cessé d'alimenter la réflexion en Occident depuis l'Antiquité, est en fait loin d'être univoque: elle contient au moins deux interrogations distinctes. La première porte sur les formes mêmes du langage: comment ces formes sont-elles apparues? Aux termes d'une loi ou d'une sorte de convention passée entre les hommes d'une époque

reculée? Ou bien se sont-elles progressivement imposées au fil des interactions entre nos lointains ancêtres? La seconde a pour objet la nature même du lien qui existe entre référent et signifiant: peut-on parler d'une manière générale d'une ressemblance ou, tout au moins, d'une certaine convenance naturelle entre les formes linguistiques et l'objet à désigner? Si la première interrogation ne trouve pas de réponse, ici et maintenant, la deuxième concerne de près l'objet de la présente étude: révéler le caractère mimophonique, analogique, des lexies de l'hébreu biblique, et cela à travers les mécanismes qui articulent l'organisation de son lexique.

2. Les onomatopées

Les onomatopées offrent incontestablement le meilleur exemple d'analogie entre forme et sens dans les langues. L'onomatopée «pure» est une *interjection*¹ qui donne un équivalent du bruit ou du son perçu, mais son caractère nettement figuratif, expressif et émotionnel la rend apte à former des lexies, nombre de mots dérivés d'une onomatopée s'incorporant ainsi à la structure de la phrase au point de rendre méconnaissable leur origine. L'onomatopée «pure» mime dans l'ordre du son un élément déjà sonore. Mais rien n'empêche de se servir de sons pour imiter des réalités d'un autre ordre, qu'elles relèvent d'autres registres sensoriels ou de la vie morale et intellectuelle, etc. Toutefois, il faut accepter dès le départ l'idée que l'onomatopée ne prétend pas offrir un *double sonore parfait* de ce qu'elle désigne et que n'est, en effet, qu'une schématisation et une approximation. L'onomatopée *ne peint que pour évoquer et non pas pour reproduire*, elle repose sur ce que R. Lafont (2000: 80) appelle l'«anamorphose»: *un système de transfert formel, d'une substance sonore ou inorganisée (un bruit naturel) ou autrement organisée (l'émission animale) à l'organisation phonologique humaine*. C'est pourquoi il y a toujours une certaine part d'interprétation, de subjectivité donc, dans l'imitation linguistique des bruits et des sons.

Certes, dans les langues d'aujourd'hui, les onomatopées «pures» constituent un domaine minoritaire, voire marginal, se situant en dehors du système linguistique. Pourtant, on devrait se tenir à l'écart de toute conclusion définitive sur l'origine et la nature du langage, éviter de statuer d'une manière *doxaique* sur son arbitraire. Car, si la langue est *aujourd'hui* une pure forme, un système de relations dont les éléments n'ont pas de validité indépendamment des relations d'équivalence et de contraste avec les autres, où le sens des

1 L'onomatopée «pure» mime dans l'ordre du son un élément déjà sonore. Mais rien n'empêche de se servir de sons pour imiter des réalités d'un autre ordre, qu'elles relèvent d'autres registres sensoriels ou de la vie morale et intellectuelle, etc. Posant le problème de cette manière, on entre inévitablement dans le vaste domaine du *symbolisme phonétique*, qui a alimenté une pléiade de réflexions sur les pouvoirs de suggestion des sonorités de la langue: ainsi, on a pu dire, par exemple, que le «s» était souple et sinueux, tel le serpent, ou que, le «l» était particulièrement apte, dans sa fluidité, à peindre l'élément liquide, etc.

mots est différentiel et non pas référentiel, ne signifie pas qu'elle l'a toujours été: à notre sens, la langue est devenue forme au cours de son évolution historique.

Les preuves apportées par Saussure même en faveur du caractère non causal du signe (reprises d'une manière répétitive par ses disciples) relèvent essentiellement des rapports entre *substance – forme du contenu* et *substance – forme de l'expression* (précisés ultérieurement par Hjelmslev): le principe de l'arbitraire du signe serait attesté par la segmentation sémiologique propre à chaque langue et par la distribution différente des phonèmes². L'arbitraire du signe linguistique depuis Saussure semble être essentiellement fondé sur cette observation: la multitude de formes pour une même unité de signification existant dans les langues. Mais cette variation³ des onomatopées d'une langue à autre s'explique par le fait que chaque langue a ses propres «habitudes articulatoires» et n'exploite qu'une faible partie des possibilités offertes par l'appareil vocal humain, ce qui entraîne une «stylisation» particulière du matériau sonore offert par la «réalité» selon les langues.

Quand on pose que la différence phonique entre *craquer* (français) et *braka* (suédois) prouve qu'il n'y a aucun rapport entre le signifié et le signifiant, puisque pour un signifié unique on a deux signifiants très différents, on commet l'erreur qui consiste à prendre le référent pour le signifié. Mais là, il est manifeste, comme en témoigne l'étymologie, que *les objets sont nommés à partir de leurs caractéristiques, attributs* (= sèmes lexicogéniques) *qui varient en fonction de l'objet et de la pratique qu'on a de cet objet dans une culture donnée* – par imitation articulatoire et phonique des signifiants «traduisant» les *qualités* de l'objet. Aucune arbitrarité dans ce processus: le signifié *ressemble au référent*, il en est le trait saillant retenu, et le signifiant le *mime / peut le mimer*. Par ailleurs, la diversité des découpages effectués dans le monde réel par les langues humaines est souvent donnée comme preuve d'arbitraire, auquel cas on parle de *l'arbitraire du signifié*. Mais cet arbitraire est très relatif, car il s'agit plutôt d'une *motivation fonctionnelle* plutôt que d'arbitraire,

- 2 A cet égard, une voie censée renforcer la dimension arbitraire du signe linguistique serait de voir si l'arbitraire au niveau de la forme du contenu et au niveau de la forme de l'expression est réellement nécessaire et inhérent au fonctionnement d'un système linguistique. Or, logiquement, la forme du contenu ne nous semble ni nécessaire ni arbitraire, car il est facile d'imaginer que toutes les langues pratiquent la même forme du contenu. Pour ce qui est de la forme de l'expression, rien n'empêcherait le fonctionnement du système linguistique au cas où toutes les langues utiliseraient le même inventaire de phonèmes, les mêmes oppositions distinctives, les mêmes règles de distributions, etc. Elle ne nous paraît pas, elle non plus, nécessaire et inhérente pour un système sémiotique. Le fait qu'il existe des différences entre les langues est la conséquence de certains facteurs extralinguistiques dont l'analyse ne concerne aucunement le principe sémiotique fondamental, le mécanisme linguistique. En conséquence, cela ne présuppose pas avec nécessité une distinction *forme – substance* sur le plan de l'expression, ce qui, d'un point de vue strictement sémiotique, revient à dire que la théorie glossémaliste du signe est parfaitement réductible à la théorie bipartite de Saussure, mais plus complexe.
- 3 La ressemblance, quand ressemblance il y a dans des langues non apparentées, est expliquée alors par la *contamination*, l'*emprunt* ou le pur *hasard*. Mais on peut rencontrer aussi des *coïncidences* d'origine cognitive – ce qui pose alors que l'origine de la ressemblance, constatable au plan lexical, *ne serait pas (uniquement) linguistique*.

car le découpage est en grande partie motivé par notre système perceptuel et conceptuel.

Pierre Guiraud est parmi ceux qui ont apporté une contribution importante au dossier de la «motivation onomatopéique»⁴ en invoquant des racines onomatopéiques qui seraient à la source de bon nombre de mots français qui ne semblent rien avoir d'onomatopéique au premier abord⁵. Selon lui, la notion d'onomatopée semble être bien plus complexe qu'on ne le concevait. Sur ce point, nous adoptons la définition donnée par Guiraud, plus complète, intégrant les multiples directions à explorer:

«L'onomatopée est une analogie entre la forme phonique et la forme immédiate ou métaphorique du concept signifié. Elle a donc des bases physiologiques et qui sont de trois types: acoustique, là où les sons produisent un bruit; cinétique, là où l'articulation reproduit un mouvement; visuelle, dans la mesure où l'apparence du visage (lèvres, joues) est modifiée; ce qui comporte d'ailleurs des éléments cinétiques.» (1986: 125)

3. La théorie des matrices et des étymons (TME)

Pour répondre à la question de l'analogie auditive des formes lexicales que nous interrogeons, nous nous attacherons, dans un premier temps, à démêler l'écheveau des lois qui régissent la structure du lexique hébraïque, ses niveaux de représentation, tel qu'il est conçu dans la *théorie des matrices, des étymons et des radicaux*.

Soit le paradigme suivant:

beṭen	ventre, entrailles, sein
berek	genou
'egrôp	poing
qêbâh	estomac
qobâh	ventre
'âbak Niph	se gonfler
marbêq	endroit où l'on engraisse les bestiaux, engrais
gab	– dos – hauteur, haut lieu; monument
gap	– dos; sommet – corps, personne
kêp	rocher, pointe de rocher

- 4 Le concept de «motivation» revêt plusieurs sens dans la littérature du genre. Au centre de cet article se trouve ce qu'on appelle motivation *absolue, primitive, directe, mimophonie* ou *anamorphose* et notamment ce que R. Lafont (2000: 78) désigne par *icônes auditives*: «On va avec elles du sonore reçu au même sonore donné à recevoir.» (différents événements sonores, émissions sonores humaines/animales, etc.).
- 5 Plus récemment, dans la même lignée mais dans le cadre d'une linguistique dite *praxématique*, Robert Lafont (2000) montre l'existence en latin classique d'un ensemble systémique de schèmes dont les articulations phonologiques s'inspirent des formes de l'univers, un ensemble de structures qui assurerait une représentation cohérente du monde.

qômâh	taille, stature, hauteur
ṭabbûr	endroit enlevé; milieu, centre (du corps, nombril)
gâbâh	– être haut, élevé, grand – être fier, s'enorgueillir
gobah	– hauteur – fierté, insolence
regeb	motte de terre
qubbâh	tente, alcôve
misgâb	élévation, lieu élevé; forteresse
qôba'	casque
kôba'	casque
gâlam	plier
kâpap	plier, courber
kâpal	replier, doubler
bâarak	– s'agenouiller – bénir, louer
maqqebet	– le creux
kap	– le creux, la paume de la main – la main – la patte des animaux – plante du pied – la concavité de la hanche – un vase creux, une coupe ou cuillère – le creux de la fronde
gêb	citerne, puits
gebe'	puits, fosse
qeber	tombeau, sépulcre
qâbab	creuser, voûter
qâbar Pi	enterrer plusieurs à la fois
qâbar	enterrer
gûmmâş	fosse
bârêkâh	réservoir, piscine
qubba'at	vase qui sert de coupe, calice à boire – ou lie
Şappaḥat	cruche, coupe
miqwâh	réservoir
maŞrêp	vaisseau qui sert à faire fendre, creuset
kâpôr	coupe ou bassin
gâbîa'	– coupe (de vin) – ornement en forme de coupe
bûq	vider; dépeupler
bâqaq	vider, faire le vide, dépeupler; dépouiller, piller

On remarque en superficie quelques ressemblances d'ordre sémantique et phonétique, suffisamment hétéroclites pour ne pas constituer, à un premier abord, un champ associatif unique. Néanmoins, après l'extraction des étymons de chacun des mots (bases radicales biconsonantiques, notées ici en gras), on

s'aperçoit que tous comportent une labiale (b, p, m) et une dorsale (k, g, q, s, t) et que bien de ces exemples présentent un «air de famille», ont quelque chose à voir avec la notion de «courbure». Les autres données, soumises à une simple analyse logico-sémantique (en fait à de banals mécanismes de changement sémantique) finissent par trouver une place à l'intérieur du même champ conceptuel. Cette ressemblance, à la fois formelle et sémantique, nous indique qu'il existe une analogie entre la signification générale de «courbure» et la combinaison de traits $\{[+labial], [+dorsal]\}$, commune à toutes les bases biconsonantiques. La relation entre la notion de «courbure» et cette combinaison de traits est d'ordre iconique: l'invariant formel est mimétique dans la mesure où il est le résultat de l'amalgame de deux propriétés articulatoires mettant en jeu des articulateurs mobiles et fixes, inférieures et supérieures: forme *arrondie* des lèvres (lors de l'articulation d'une labiale) et la forme *courbée* de la langue (lors de l'articulation d'une dorsale)⁶.

Le profil de la structure du lexique sémitique dans le cadre de la théorie des matrices et des étymons s'organise essentiellement sur trois niveaux:

I. – Le niveau des *matrices* (μ): le niveau de l'émergence du pré-signe linguistique, où une combinaison binaire de vecteurs de traits est assignée à un invariant notionnel et dont le rapport est maximalelement motivé. Les matrices décrivent un phénomène émergent, non universel peut-être, mais globalement cohérent dans le lexique sémitique. Par ailleurs, nous avons défini la matrice comme étant un *macrosigne* ou *présigne* (ayant une composante *présignifiante* – la combinaison de traits phonétiques, et une composante *présignifiée* – la représentation iconique d'une émission sonore spécifiée) qui intègre de larges paradigmes de signes simples dans un même champ notionnel/conceptuel.

II. – Le niveau des *étymons* (ε): le niveau des signes linguistiques simples, biconsonantiques, actualisation en langue des structures matricielles invariantes. Leur charge mimophonique, plus ou moins manifeste, est conférée par la structure invariante même.

III. – Le niveau des *radicaux* (R): le niveau des *étymons étendus* par divers éléments crémentiels développant des formes lexicales plurisyllabiques, qui, conceptuellement et paradigmatiquement, sont regroupés dans des ensembles lexicaux plus ou moins étendus et dont l'élément fédérateur est une matrice de traits. C'est le niveau où la composante onomatopéique est susceptible d'être effacée, ayant subi différents changements circonscrits dans un processus plus complexe de démotivation qui apparaît dans la langue au cours de son évolution.

C'est une organisation formelle et conceptuelle du lexique hébraïque que la TME propose, fondée sur deux principes essentiels: l'un concerne l'identification du lien lexicologique *entre les mots* (*i.e.* présence simultanée d'un invariant formel et d'une ressemblance conceptuelle), le deuxième vise le rapport existant *entre ces mots et le monde* (*i.e.* présence d'une charge mimophonique qui suggère par les séquences articulatoires des mots certains aspects

6 Les formes naturelles $\cap \cup$ et leurs diverses variantes sont rendues *articulatoirement* au travers d'un cinétisme qui suppose le groupement de la langue contre le palais.

de la réalité à désigner). Ce qui revient à dire que les différentes relations qui s'établissent autour du mot lexicologique en sémitique supposent:

– des associations prévisibles: des rapprochements morphologico-référentiels s'instituent soit autour du sémantisme de l'étymon (radicaux, étymons développés), soit autour de la notion générique dégagee par la matrice dénominative correspondante, ces rapports étant définis par la métonymie, la métaphore, etc.;

– des rapprochements iconiques, analogiques (par médiation du niveau matriciel), *a priori*, imprévisibles d'emblée, mais pas nécessairement propres à une seule communauté linguistique.

La théorie lexicale que nous adoptons n'est pas seulement à même de proposer un modèle de lexicologie *dynamique*, mais aussi de dessiner les fondements d'une étymologie rétrospective portant sur l'ensemble du domaine sémitique⁷. Bien entendu, pour peu que l'on étudie un mot sur une longue durée, on observe généralement un cumul d'une ou plusieurs évolutions phonétiques et d'une ou plusieurs évolutions sémantiques: la forme et le sens d'un vocable est l'aboutissement de tout un processus diachronique.

La théorie des matrices et des étymons s'attache à tirer au clair les relations de sens que les mots entretiennent entre eux. Elle se propose aussi d'expliquer, d'offrir des pistes pour mieux comprendre par quels moyens les formes du langage acquièrent leur signification et de conduire aussi loin que possible l'éclairage réciproque, des formes et des sens, sans se limiter aux cas étudiés par la morphologie, où ces relations sont perceptibles même pour les contemporains.

Selon le type de mimophonie définie en fonction du *sème lexicogénique primitif*⁸ (SLP), à l'instar de la distinction de Guiraud, nous pouvons distinguer entre:

– matrices *acoustiques* qui traduisent un flux sonore, des effets sonores, expressifs, se rapportant en gros aux formations d'origine interjective, onomatopéique;

– matrices *cinétiques* dont la forme signifiante transpose analogiquement, en termes d'imitation organique, articulatoire, un mouvement, physique, naturel;

7 Si étymologie et naturalisme s'y entrecroisent, ceci ne doit guère surprendre, puisque – nous le savons bien, les premières investigations étymologiques se sont en vérité développées dans le cadre des théories de l'iconicité originelle du langage qui prétendaient renouer les liens entre langage et réalité.

8 Le référent est nommé à partir de certaines caractéristiques intrinsèques (attributs – sèmes lexicogéniques) et non pas «comme tel» puisque le mot épouse l'idée (un attribut saillant) de la chose et non la chose elle-même, se trouvant à l'origine de la nomination du référent et, donc, à l'origine de la matrice même. C'est bien ce sème qui en justifie la raison d'être: d'un point de vue cognitif, nous dirions même qu'il est la source causale et cognitive du macrosigne. Il constitue l'élément qui marque l'analogie existant entre ce que suscite l'esprit (identification et extraction de l'attribut de l'objet à nommer) et ce que la combinaison de traits (la matrice) imprime au sens. Ce sème est *primitif* car il relève de la nomination en première instance. *Il porte essentiellement sur des aspects acoustiques, visuels et cinétiques, susceptibles d'être «reproduits» par les organes phonateurs, d'une manière plus ou moins exacte.*

– matrices *visuelles* qui supposent la projection d'une forme spécifiée sur l'appareil articulatoire, en termes d'imitation organique (position des articulateurs mobile et/ou fixes, inférieurs et supérieurs).

Tous les ensembles lexicaux décrits dans les pages qui suivent regroupent les données selon une double identité: *formelle* et *notionnelle*. Précisons que l'invariant formel – la matrice de trait – ne constitue pas une entité en soi: il ne fait qu'expliquer la raison pour laquelle la différence des phonèmes, actualisés dans un paradigme donné d'étymons, ne proscrie pas d'emblée la possibilité d'un sens commun. L'invariant formel nous évite aussi de poser des *protophonèmes* ou des *protoformes*. Selon cette approche, les variations historiques des phonèmes sont prises en compte: elles ne constituent plus un obstacle insurmontable à la découverte d'un invariant fédérateur dans le système de la langue; cet invariant est lié à une valeur notionnelle récurrente, commune à des ensembles de lexèmes. La communauté de sens sous-jacente se fonde sur des propriétés perceptibles au niveau de la combinaison de traits, qu'elles soient associées à la production phonatoire ou à la perception auditive de la réalité acoustique.

Nous ne postulons pas l'existence d'une seule forme (racine, radical ou autre) lointaine en diachronie ayant une valeur intrinsèque. Selon nous, le noyau sémique le plus élémentaire se trouve au niveau des traits phonétiques et non au niveau des phonèmes, il réside essentiellement dans un trait phonétique ou dans une combinaison de vecteurs de traits, identifiés à un geste articulatoire – ce qui fonde, dans le cadre de la TME, l'analogie entre phonation et sens. Ce sont d'ailleurs les structures invariantes qui nous permettent de chercher et de définir le principe causatif du rapport *signifiant* – *référént*.

La matrice est un *macro-signe* (ou pré-signe) dans la mesure où il est question de l'association d'une *composante pré-signifiante* (traits phonétiques) et une *composante pré-signifiée* (notion, concept générique). La combinaison de traits est porteuse d'une notion abstraite et générale, difficile à rendre dans la traduction, puisqu'il s'agit, avant tout, d'un outil logique qui ne coïncide pas avec les signifiés des signes simples qui en sont l'actualisation effective. En d'autres termes, la matrice est le niveau où les traits phonétiques ne rencontrent pas à proprement parler le sens (actualisé, tombé sous les lois de la convenance sociale...), le sens n'y est pas encore défini: il reste au niveau de *la notion générale de...*, *l'idée générale de...*. Et, réciproquement, c'est aussi le niveau où la notion n'est pas liée au son, au phonème, mais au trait phonétique, qui, en tant que matériau nécessaire à la constitution du signe linguistique (forme «palpable») n'est pas manœuvrable sans addition de matière phonétique supplémentaire. Les sons y apparaissent *au titre de traducteurs d'une articulation évocatrice d'un objet référé*.

Les matrices, au titre de macro-signes, sont maximalelement *motivées*. Dans la mesure où la correspondance isomorphique entre le macrosignifiant et le macrosignifié est commune à un grand nombre de mots, on ne peut imaginer qu'elle soit accidentelle et erratique. Le lien entre la forme matricielle signifiante et la réalité extralinguistique y est appréhensible, il est plus ou moins patent.

Deux types de motivation se croisent à ce niveau:

– Une *motivation secondaire*, au niveau de la paradigmatization: le lien reconnu est celui qui se met en place dans le rapport de la forme phonique à la signification «fondamentale» qu'il subsume. Pour les lexies appartenant à une matrice, cette motivation est double: *étymologique* – par l'appartenance à un même modèle lexicogénique (motivation relative, morphologique et/ou sémantico-référentielle: dans ce cas, la création d'un mot est dérivation à partir d'un mot déjà existant; de même, un mot est motivé par rapport au modèle qui le dérive) – en première articulation, et *sémiologique* – en deuxième articulation (d'un point de vue de l'invariant formel donc).

– Une *motivation directe*: il s'agit d'une motivation primaire, l'adéquation des signes linguistiques avec leurs référents par le biais de l'expressivité mimophonique et organique.

On notera toutefois que la motivation primaire comporte des degrés de «lisibilité»: elle est saillante pour la matrice, plus ou moins marquée pour les étymons (médiatisée par la matrice) et moins évidente, voire occultée, pour les dérivés lexicaux, morphologiques et sémantiques (*médiatisés* à la fois par la matrice et les étymons, bases lexicales primitives, ayant subi diverses transformations linguistiques). Pour ce dernier cas, il n'y a rien de surprenant puisque, on le sait bien, la motivation étymologique peut s'obscurcir au fil du temps, ce qui entraîne un processus de *démotivation* au niveau du signe, processus inhérent au système de la langue. Les formes lexicales issues d'une matrice possèdent une valeur notionnelle et formelle invariante, valeur qui peut être occultée dès lors que les mots qui la véhiculent subissent une variation interne au système (chute consonantique ou vocalique, incrémentation, infixation, métathèse, etc.).

Le concept de «matrice» est un instrument logique. Il repose sur une observation somme toute banale: les mots qui ont quelque caractère formel commun ont en commun une certaine parenté sémantique, et inversement. Il implique l'existence de *paradigmes d'étymons* (reclassement sémantique formel), intégrés dans des *champs lexicaux, conceptuels* (reclassement sémantique conceptuel), définis par la relation existant entre le signifiant et le signifié des formes lexicales.

Reprenons l'exemple de la matrice μ $\{[labial], [dorsal]\}$, qui associe:

- 9 Le paradigme définit ce qui formellement est relativement différent tout en restant un, à savoir la substituabilité – ou variabilité – sémique dans le programme unitaire du mot.
- 10 *Paradigme* et *champ conceptuel* sont des processus logiques de catégorisation, quelles que soient par ailleurs les formes historiquement attestées des dénominations effectivement déduites et des mondes cognitifs effectivement catégorisés. Notre but est de donner un aperçu de son organisation, de montrer le bien-fondé de la prise en compte de tel ou tel concept et de son application au champ associatif, sans prétendre donc à une description chronologique ou «psychologique» des données.

→ un **paradigme d'étymons** (élargis ou non): $\varepsilon\{b_q\}$, $\varepsilon\{k_m\}$, $\varepsilon\{g_b\}$, $\varepsilon\{b_t\}$... qui, tout comme le paradigme⁹ morphologique, concerne le contrôle du différent par l'unité du mot.

→ un **champ conceptuel**, où l'on retrouvera des concepts tels: «coupe», «tombe», «gonfler», «tente», «plier», etc.¹⁰

4. Les matrices acoustiques

Pour ce type de matrices, c'est la *sonorité* des objets qui définit leur nomination, étant en mesure d'évoquer des domaines multiples qui caractériseront différents aspects de l'entité mis en profil. Leur étude montre que le flux sonore présente une certaine variété, qu'il peut être spécifié de maintes façons, concernant tout autant de modes de nomination possibles. Leur charge mimophonique se fonde sur des binarités de vecteurs de traits phonétiques ou, plus exactement, sur les sensations proprioceptives (que l'on retrouve dans les sèmes lexicogéniques primitifs) propres à une combinaison binaire de vecteurs de traits.

En ce qui suit nous donnerons un aperçu de ces matrices dans le lexique de l'hébreu biblique, en indiquant pour chacune:

- la spécification de son invariance, formelle et notionnelle;
- la substance phonétique de la structure matricielle;
- l'organisation des concepts dans les réseaux sémantiques qui définissent le champ conceptuel¹¹ recouvert par la matrice de dénomination, qui renvoie, directement ou indirectement, à l'invariant notionnel de la structure matricielle.

La matrice μ $\{[+labial], [+coronal]\}$

Traduit un flux sonore [–animé] / [–humain]: bruit sourd, fort, du contact entre des objets compacts; bruit d'un impact contondant.

Concepts génériques actualisés par le paradigme matriciel: «battre», «porter un coup», «frapper».

Cette matrice combine les traits [coronal] et [labial]. Les coronales de l'hébreu biblique sont au nombre de onze (*t, d, s, z, š, ś, t, š, l, n, r*) et les labiales au nombre de trois (*m, b, p*). Parmi les labiales, on doit prendre en

11 Dans la collecte des exemples et dans l'architecture de leurs réseaux sémantico-conceptuels, l'accent est mis sur les aspects ayant affaire à la ressemblance, la similarité, la relation logique (compréhension, implication causale, etc.), le contraste ou la contiguïté des formes lexicales. Le principal problème consiste à identifier ces paradigmes, à définir les champs conceptuels correspondants. Dans nos analyses, le paradigme, rapport formel de signification (non un rapport sémantique de conceptualisation), fournit au champ conceptuel un fondement formel, par conséquent, moins aléatoire. Autrement dit, l'unité et la cohérence de l'organisation reposeront sur le fait que ce qui est formellement dérivé, l'est aussi conceptuellement: cela écarte en grande partie le caractère subjectif d'une démarche où un rôle est accordé à l'intuition dans le classement des faits.

12 Pour chaque chaîne ou sous-chaîne de développement sémantique nous ne donnerons que quelques exemples.

compte également le *waw*, qui peut résulter de la spirantisation d'un *beth* ou d'un *mêm*.

Le champ conceptuel correspond dans ce cas de figure à l'expansion conceptuelle du scénario cognitif de l'acte de «porter un coup» / «frapper» / «battre», qui suivra essentiellement les repères suivants¹²: l'acte même; l'objet de réalisation; modalités, manières de réalisation; point / la cible d'application; résultats / conséquences de l'acte.

I. Battre, frapper, porter un coup

A. Sans objet spécifié:

1. L'acte même:

hâbat¹³ secouer, battre (par ex. pour faire tomber les fruits)
tâpap battre le tambourin

tâpap Pu.¹⁴ battre, frapper
tâpa' – frapper
 – sonner d'un instrument
dâpaq frapper, pousser, presser
dâpaq Hithp. frapper

2. L'objet:

šēbet / **šebet** – bâton (pour battre le cumin), verge
 – sceptre
 – pointe, plume
 – dard

3. Modalités de réalisation:

3.1 Le point d'application est soumis à une force plus grande et prolongée de l'acte dont il est question. Le but en est de réduire le volume, la quantité d'un ensemble d'objets:

→ «entasser»

Šābar amasser (le blé), entasser (la terre)

Il s'agit là d'un point d'application, d'un objet qui n'est pas solide → «presser»

dâpaq frapper, pousser, presser
pûrâh pressoir – ou 'purah' le nom du vaisseau, de la mesure

En ajoutant de l'intensité et de la force dans la réalisation de l'acte, ce qui peut produire soit la déformation, soit la désintégration de l'objet-cible en plusieurs parties:

13 Dans chaque forme lexicale exemplifiée, nous marquons en gras la base étymologique primitive.

14 Dans la présentation des exemples, nous allons faire usage des abréviations suivantes: Ar. (langue arabe), As. (langue assyrienne); pour les différentes formes verbales hébraïques – Hiph. (hiphil), Hithp. (hithpael), Niph. (niphil), Pi. (piel), Pilp. (pilpel), Pu. (pual); «>» signale une extension, développement sémantique; «→» devient, correspond à.

râmas	fouler, écraser, opprimer
nâpaŞ Pi.	briser, écraser; disperser, disséminer
râpas	fouler
bûs	fouler aux pieds, écraser
bâ'aţ	fouler aux pieds, regimber, donner un coup de pied

3.2 Diverses modalités de porter des coups qui touchent à la stabilité de la cible – «secouer», «pousser», «heurter»:

hâbaţ	secouer, battre (par ex. pour faire tomber les fruits)
hâdap	– pousser, heurter; renverser – repousser, détruire – chasser

Par physification → «pousser mentalement à ...», on dégage l'idée abstraite de:

nâdab	exciter, pousser qqn. à faire une chose
--------------	---

Les conséquences immédiates:

mûţ Hiph.	faire tomber
nâpal	– tomber, être étendu, gisant (à terre), être couché – se jeter, descendre rapidement, se précipiter, fondre sur qqn.; camper, habiter
mûţ	chanceler, trembler, être ébranlé

4. Conséquences de l'acte de porter des coups

4.1 La destruction de l'unité du point d'application: «briser», «écraser»

nâpaŞ	briser; disperser, disséminer
nâpaŞ Pi.	briser, écraser; disperser, disséminer
mappâŞ	un instrument qui brise, qui tue
pûŞ Pi.	briser, faire sauter en morceaux
pûŞ Pilp.	briser

4.1.1 Cette chaîne présente les conséquences de l'acte spécifié en 4.1, en focalisant la multiplicité des parties qui en résultent: «dispenser»

pûŞ	dispenser, se répandre, abonder
------------	---------------------------------

4.1.2 Lorsque l'acte porte sur un corps liquide, «briser» c'est «dissoudre»:

mâsâh Hiph.	faire fondre, dissoudre; arroser
mâsas	fondre, abattre, réduire en petit nombre – ou fuir – ou mourir
pâra'	rejeter, éviter, dissoudre

B. Porter un coup avec un objet tranchant:

1. L'acte se réalise sur un objet solide, produisant deux ou plusieurs parties: «couper» (> «diviser», «retrancher»)

pâlah	couper
şâsap Pi.	couper en morceaux, découper
bâŞa' Pi.	– couper, retrancher, arracher

	– extorquer
	– accomplir, achever
pâtat	couper par morceaux
bâtar	couper, diviser, morceler, découper, fragmenter
țârap	déchirer, mettre en pièces
țorêpâh	ce qui est déchiré; bétail déchiré par les animaux sauvages; <i>par ext.</i> bétail abattu

1.1 Il s'agit du même acte appliqué à différentes cibles:

→ «défricher»

bârâ' Pi. – couper, abattre, défricher
– choisir

bâȘar – couper (des raisins), vendanger

→ «tailler», «sculpter»

pâsal tailler, sculpter

2. Il s'agit là de couper en frappant avec un objet tranchant en long

→ «fendre»

pâraș Hiph. fendre

pâlah Pi. fendre, couper

3. Des chaînes 1. et 2., il apparaît que l'acte de couper est une opération qui consiste en ce qu'on enlève une partie appartenant à un tout, ce qui peut être spécifié de plusieurs façons: «enlever», «arracher», «tirer», «ôter», «extraire».

sâpâh enlever, ôter; perdre, détruire

'âsap – retirer, ôter, faire disparaître, tuer

sâ'ap Pi. dépouiller, couper

bâȘa' Pi. – couper, retrancher, arracher

– extorquer

– accomplir, achever

4. But / conséquence: «diviser».

bâtar Pi. diviser par le milieu

pâraș diviser

4.1 Dans cette sous chaîne, on ne considère ni la longueur ni la quantité des parties qui en résultent, mais leur état par rapport à l'objet initial: elles en sont détachées, séparées.

→ «être séparé», «faire une séparation»

→ «trier» > «distinguer» > «être distingué»

sâpâh Niph. – se retirer

– être détruit, périr

bâdal Niph. – se séparer, s'éloigner

– être séparé, distribué

bâdal Hiph. – séparer, faire une séparation, arracher

- discerner
- séparer, choisir; exclure

4.1.1 Il s'agit d'une application répétitive de l'acte de séparer, ce qui suppose l'idée de multiplicité des parties ainsi isolées

4.1.1.1 – en tant que «état»:

nâpaŞ briser; disperser, disséminer

pûŞ disperser, se répandre, abonder

nâpal Hiph. faire tomber, jeter, renverser, abattre, disperser, faire mourir

4.1.1.2 – en tant que «quantité», ce qui dégage la notion de distribution, de compte:

bâzar répandre, distribuer

bâdal Niph. – se séparer, s'éloigner

– être séparé, distribué

4.1.2 Cette chaîne ajoute à 3.1 le causatif, d'où l'idée d'*éloignement*. Lorsque l'acte de *diviser/séparer* se réalise sur un ensemble d'individus, cela permet de dégager la notion abstraite d'isolement, de solitude:

hâdap – pousser, heurter; renverser

– repousser, détruire

– chasser

bâdal Hiph. – séparer, faire une séparation, arracher

– discerner

– séparer, choisir; exclure

bâdad être seule, isolé

Métaphoriquement, l'éloignement peut être conçu comme une forme de rejet, de mépris:

mâ'as mépriser, rejeter, dédaigner

pâra' rejeter, éviter, dissoudre

5. Conséquences immédiates de l'acte de couper et de ses dérivés:

bad – partie

bâdâl morceau, partie

peleh ce qui est coupé d'un entier, morceau, moitié

sə'îp fente, creux, de rocher

pâsîl – les images taillées, sculptées, de bois, métal ou pierre

– lieu d'où l'on taille, tire, de la pierre; carrière de pierre

C. Porter un coup avec un objet pointu

L'acte même:

bâtaq Pi. percer; abattre

→ «enfoncer»

tâpa' enfoncer à force de frapper

2. L'objet

dârəbân aiguillon

3. Acte spécifié en fonction du point d'application

ṭāba' – imprimer, graver
sāpar – écrire, inscrire

II. Cette chaîne définit certaines causes potentielles des actes véhiculés dans I.: querelle, dispute, etc.

rūb Hiph. disputer, combattre, quereller
rīb contester, disputer
mārībāh dispute, querelle
kābaš assujettir, vaincre; réduire

III. Conséquences globales de I.:

1. Sur les humains: «blesser» > «tuer»

dā'ab souffrir, languir, se consumer
ṭābah immoler, tuer le bétail, tuer, abattre
maṭḃê^{ah} tuerie, massacre
zābah immoler, égorger, sacrifier

2. Sur des non humains: «détruire»

dāmāh – cesser, s'arrêter
 – faire périr, détruire
batāh dévastation, ruine
'ābad – se perdre, être perdu; errer, s'égarer
 – cesser d'être, disparaître, périr, pourrir

De l'idée de destruction, cette sous-chaîne dégage la notion de «achèvement», de «cesser d'être»:

bāṣa' Pi. – couper, retrancher, arracher
 – extorquer
 – accomplir, achever
dāmāh – cesser, s'arrêter
 – faire périr, détruire
'ābad – se perdre, être perdu; errer, s'égarer
 – cesser d'être, disparaître, périr, pourrir

3. Il s'agit là des conséquences des réseaux 1. et 2., concevables en tant que cause:

bā'at Niph. être effrayé, s'épouvanter
dā'ābāh angoisse, terreur, tristesse, peine

15 Pour une analysé plus détaillée de cette matrice voir Dat, 2002b.

16 Cantineau (1950b: 82-122) pose que le *aleph* tendait à l'époque biblique à avoir un statut de laryngale emphatique, opinion qui semble être confirmé par l'étude sur les compatibilités digrammatiques de Weil (1979: 296-301).

17 Cf. le tableau de traits phonétiques de l'arabe proposé par Chaker Zérroual (cf. Bohas, 2000: 18).

La matrice μ { [+coronal], [+dorsal] }¹⁵

Traduit un flux sonore [-animé] / [-humain]: bruit clair, aigu, de brisement, de rupture, de cassure, d'éclatement, etc.

Concepts génériques actualisés dans le champ associatif développé autour de cette matrice: «briser», «écraser», «couper», etc.

Cette matrice combine les traits [coronal] et [dorsal]. Les coronales sont au nombre de onze (*t, d, s, z, š, ś, t̥, s̥, l, n, r*) et les dorsales au nombre de cinq (*g, t̪, k, ʃ, q*). Le nombre des dorsales peut être élargi à sept, si l'on considère que le *aleph*, comme le suggérait Cantineau¹⁶, et le *res*¹⁷ comportent le trait [+dorsal]. La combinaison de ces phonèmes engendre les étymons matriciels de la matrice μ {[coronal], [dorsal]}.

Il s'agit de deux scénarios conceptuels: celui du concept de «couper» et de «écraser» (que nous considérons comme prototypiques), dont la communauté sous-jacente de signification est explicitée par le *macrosignifié* de cette matrice.

I. Couper: il s'agit de l'acte même, effectué sur un corps solide, produisant un ou plusieurs morceaux:

kâsaḥ	couper
gâra'	ôter, diminuer; retrancher, couper; retirer
gârar Pu.	être scié
gâzar	– couper, diviser, enlever – être enlevé – décider, arrêter
hâṣaṣ	couper, partager, diviser; être divisé
hâtak	couper, trancher; <i>fig.</i> décider
qâṣaṣ Pi.	couper, briser, détacher
qâṣâh Pi.	couper, briser
qâsas	couper, abattre
hâraṣ	– couper, creuser, inciser (As. ḥarâṣû) – rendre pointu; remuer (la langue) – se remuer, s'empreser – trancher, décider

A.– avec un objet tranchant, en long [+/-profondeur]

A.1 L'objet même: épée, scie, couteau, hache, lance

mâgêrah	scie; <i>au plur.</i> haches ou cognées
šâkin	couteau
maḥ^alâp	couteau (As. ḥalû)

A.2 La préparation de l'acte:

šâḥaṭ	– tuer, égorger – rendre ductile, affiler (As. šahâṭu)
--------------	---

A.3 Les différents actes qui se rapportent à l'acte – holonyme «couper»:

→ «fendre»

hâŞab / hâŞêb creuser, tailler, fendre; frapper

mâhaŞ fendre, briser, percer, blesser (As. maḥâşu frapper;
Ar. maḥaḍa frapper, battre, agiter le lait)

qâra' déchirer, fendre, ouvrir, arracher, couper; calomnier

→ «inciser»

hâţab – couper, abattre, tordre l'herbe

– inciser, rayer; varier les couleurs, broder

hâraŞ – couper, creuser, inciser

– rendre pointu; remuer (la langue)

– trancher; décider

– *Incisions plus profondes:*

kârâh – creuser

→ «tracer»

hâtat tracer (Ar. ḥatta)

A. 3.1 L'acte de «couper» s'opère à une extrémité et c'est la partie plus grande qui est prise en compte. Si cette action est appliquée d'une manière itérative (raccourcissements consécutifs), c'est la multiplicité des parties ainsi obtenues qui est focalisée.

→ «raccourcir», «être court, raccourci, abrégé» > «diminuer, devenir moindre»

→ «multiplier»

qâŞar – couper, moissonner; abrégé, diminuer

– être court, raccourci, abrégé

qâŞaş couper, raccourcir

şâgâh grandir, croître, augmenter

mûŞaq étrécissement

A.3.2 La spécification du point d'application de l'acte de «couper»:

– couper différents objets, parties du corps, etc.:

hânaq Pi. égorger, étrangler (Ar. ḥanaqa)

'âqar Pi. couper les jarrets (à un animal), paralyser, abattre

qâraḥ raser, rendre chauve

gâzaz tondre, couper

'âqar déraciner, arracher

maḥŞêb la taille (des pierres)

A.3.3 «Couper» est un acte qui suppose le fait de «enlever une partie appartenant à un tout»:

gârar – tirer, attirer, emporter

– attirer en haut, ruminer (les aliments)

hâtâh prendre, saisir (As. ḥâtû «détruire»)

Cette opération peut se réaliser dans le but

A.3.3.1 – de casser l'unité d'un objet:

ḥâtap	enlever, saisir, arracher (Ar. ḥatifa; As. taḥṭīpu «oppression»)
gâzal	arracher, prendre de force; voler; opprimer
nâsaḥ	– arracher; renverser (As. nasâḥu «extraire»; Ar. nasaḥa) – être arraché, expulsé

A.3.3.2 – d'enlever des parties infimes:

qâṣa' Hiph.	faire racler, couper
qâṣâh Hiph.	gratter, racler
mâraḥ	frotter (Ar. maraḥa)

A.3.3.2.1 Cette opération a pour but / conséquence le fait de polir, lisser un objet-cible → «être doux, poli»:

mâraq	polir; frotter
ḥâlaq	– partager, accorder, donner – être divisé – être doux, poli (Ar. ḥalaqa)

A.3.3.2.2 Dans cette sous-chaîne, il s'agit d' «enlever» des parties considérées comme inutiles ou mauvaises pour le tout, dans le dessein de «purifier» > «nettoyer» > «laver»:

mâraq	frotter, polir, nettoyer, laver
mārûqîm	action de purifier, de lisser
dûḥ Hiph.	– repousser, chasser – laver, nettoyer (As. dîḥû)

A.4 En termes de but / conséquence, «couper» c'est également «diviser», d'où

A.4.1 – l'idée de «partager» > «accorder», «donner»

ḥâlaq	– partager, accorder, donner – être divisé – être doux, poli (Ar. ḥalaqa)
--------------	---

A.4.2 – Cette chaîne développe l'idée de «séparer»; il s'agit d'une division qui, portant initialement sur un objet, peut se rapporter à un groupe d'individus

A.4.2.1 En ajoutant le «causatif», on dégage les concepts de «repousser» > «éloigner» > «chasser» > «être reculé, retiré».

zâḥaḥ Niph.	s'écarter, se séparer (Ar. zaḥḥa «pousser, jeter dehors»)
gâraš	chasser, répudier, rejeter
'âdar Niph.	manquer, être omis, rester à l'écart; être arraché, sarclé, fossoyé (Ar. gâdira)

A.4.2.2 Le concept de «dispenser», dérivé de celui de «séparer», ajoute la multiplicité des parties isolées suite à l'acte de «couper», effectué sur un corps solide ou liquide

yâṢaq	– verser, répandre – fondre – couler, devenir dur
yəṢuqâh	fonte
zâraq	jeter, verser, asperger

B La deuxième direction de l'expansion conceptuelle de la notion de «couper» se fait en considérant que cet acte se réalise **avec un objet pointu**:

B.1 – l'objet même: dard, flèche; objet pointu, aigu.

ḥêṢ	dard, flèche, éclair, trait
ḥârûṢ	– ce qui est creux, fossé – ce qui est aigu, ce qui coupe – décision, jugement
'êt	stylus (Ar. ġawṭ / ġâta)

B.2 On spécifie l'action / le résultat:

qâraṣ	pincer, mordre
-------	----------------

B.2.1 Par un geste qui suppose un effort superficiel: «graver» qui peut développer les concepts de «marquer» et «écrire»:

ḥâtam	cacheter, sceller, marquer (Ar. ḥatama).
ḥârat	graver (Ar. ḥarata «percer»)
ḥereṭ	style, crayon
ḥâṢab Niph.	être gravé

B.2.2 Par un geste qui suppose un effort plus grand, l'objet pointu sort du corps transpercé:

ḥâlal	creuser, percer, blesser (Ar. ḥalla)
mâḥaṢ	fendre, briser, percer, blesser (As. maḥâṣu «frapper»; Ar. maḥaḍa «frapper, battre; agiter le lait»)
ḥâtar	briser, percer, creuser
nâḥat	descendre, pénétrer, faire impression

B.3 Ce point du scénario pose la représentation de l'effet de l'acte de «percer»: «passer», «traverser» (sens concret ou abstrait).

Ṣâlah	traverser, passer
-------	-------------------

B.4 On retrouve là les différentes manières de percer un point d'application spécifié, sans que l'objet pointu traverse intégralement la cible, qui peut être spécifiée (la terre, etc.) ou non:

râṢaṣ Hiph.	briser, enfoncer
-------------	------------------

II. Le concept de «écraser», suppose un scénario identique (s'agissant toujours d'un acte en mesure de casser ou déformer l'unité d'un objet donné), mais dont la focalisation portera sur la multiplicité des effets qui en résultent:

A. Cette chaîne comporte les notions de «**écraser**», «**presser**», «**fouler**», dont la communauté de signification sous-jacente réside dans le fait que, dans tous ces cas, **l'unité de l'objet est détruite**:

- dâqaq** – écraser, broyer, réduire en poussière
 – être écrasé
dârak fouler, marcher sur qqch., presser, écraser, bander
râŞaş Pi. briser, écraser

Si l'on prend en compte les différents degrés d'intensité dans la réalisation de l'acte:

- «casser», «réduire en morceaux», «briser»
dâkâ' Pi. réduire en poussière, briser, fouler aux pieds; opprimer
kâtat – frapper, forger
 – briser, casser
gâras être brisé
hâtat briser, être brisé; effrayer, avoir peur
râŞaş Pi. briser, écraser
 → «moudre», «piler», «broyer», «réduire en poussière»
dûk piler, broyer
dâqaq – écraser, broyer, réduire en poussière
 – être écrasé

B. Cette chaîne renvoie à l'idée d'écraser un objet mais sans détruire son unité, en modifiant uniquement sa forme initiale:

- râqa' Pi.** étendre une lame, l'amincir, l'aplatir
râqa' Pu. être aminci, réduit en lames

III. **Diverses conséquences** des concepts qui apparaissent dans les développements des deux notions prototypiques, «couper» et «écraser»:

A.– **conséquences immédiates:** fragments, divers objets.

- raŞ** fragment, pièce
qera' les parties, morceaux d'un habit déchiré, haillons
hâluqâh division, répartition
qâŞeh fin, extrémité, bout, partie
qeŞeb extrémité
daq pulvérisé, fin, mince; léger; petit
maḥ^aŞît – moitié, demi
 – milieu
hêleq – part, partage
 – chose, pierre poli
məḥillâh trou

B.– **conséquences globales:** «blesser», «détruire» > «tuer» > «périr» > «disparaître».

- hâlâh Pi.** – être faible, malade (As. ḥalû)

	– blesser, rendre malade
qâŞâh	ruiner
qâtal	tuer, assassiner
râŞaḥ	tuer, assassiner
qereş	destruction ou destructeur

–conséquences d'ordre physiologique:

ḥat	– consterné
ḥatat	} – peur, terreur terreur, angoisse (As. ḥattu «terreur»)
məḥittâh	
ḥatḥat	

IV. Ce dernier niveau du champ comporte des comprend des **concepts qui décrivent tout acte / objet censé produire des effets comparables, immédiats ou globaux:**

ḥâŞab / ḥâŞêb	creuser, tailler, fendre; frapper
ḥâŞab Hiph.	frapper, briser
tâqa'	– frapper – enfoncer à force de frapper

La matrice [+coronal], [+pharyngal]
 [-dorsal]

Traduit un flux sonore [+animé]: émission sonore inarticulée; bruit ra-
aque, grave, etc.

Concepts actualisés: «bruit», «cri», «gémissement».

La matrice combine donc les consonnes comportant le traits [coronal], au nombre de onze (*t, d, s, z, š, ś, t, s, l, n, r*), et les consonnes [pharyngal]/[-dorsal], au nombre de quatre (*h, ḥ, ʔ, ʕ*).

Ce champ rassemble en particulier les meilleurs exemples d'icônes acoustiques, de formes onomatopéiques, mais qui ne servent de base de dérivation qu'à un nombre limité de vocables.

1. Il s'agit de bruits renvoyant à des émissions sonores naturelles:

sa'ar	tempête, tourbillon
ra'am	bruit, cris, tonnerre
râ'aş	bruit, tumulte, tremblement de terre
rêa'	cris, tumulte
sâ'ar	être violemment agité par la tempête, mugir (se dit de la mer et des hommes)
sâ'ar Pi.	chasser, disperser (comme par la tempête)

2. Emissions sonores animales et/ou humaines:

naḥar	hennissement (Ar. naḥara)
nâham	rugir, gémir
nâhaq	braire, gémir
dâhar	galoper, trotter, battre des pieds

'â'ar	faire retentir, exciter (des cris)
nâ'ar	crier, rugir
rêa'	cris, tumulte

2.1 On spécifie dans cette chaîne le contexte de la réalisation de ce qui est ou peut être perçu comme bruit grave, rauque: «crier», «gémir».

'ôn	peine, douleur, affliction, deuil
râ'am	– retentir, faire du bruit – être bouleversé
râ'aš	trembler, être ébranlé, faire du bruit
rû' Hiph.	faire du bruit, crier, pousser des cris de guerre, de joie, de plainte
zâ'aq	crier (de douleur); invoquer, implorer

2.1.1 Il s'agit dans ce développement de manifestations physiques nommées par rapport aux effets qui supposent une attitude ou des manifestations bruyantes:

zâ'am	– être irrité, être en colère – maudire
zâ'ap	– être irrité, être en rage – être triste, abattu
hâraq	grincer les dents (de colère, de malice)
lâ'ag Niph.	balbutier
Conséquences physiologiques (non sonores):	
ze'âh	sueur
yeza'	sueur

3. Cette chaîne précise des bruits engendrés par un instrument donné:

rû' Hiph.	sonner de la trompette fortement
-----------	----------------------------------

La matrice { [+consonantique], [+continu] }

Traduit une explosion de l'air, mouvement de l'air, émission d'un courant d'air.

Concepts génériques actualisés: «courant d'air», «souffle», «respiration».

Le caractère mimophonique de cette structure est conféré par la présence du trait [+continu] qui suggère, par l'intermédiaire des phonèmes correspondants, un mouvement phonatoire continu, évident dans l'image synesthésique de /s/ ou de /h/, par exemple¹⁸ (il s'agit ici d'une combinaison entre toute consonne et les consonnes continues, au nombre de six: s, ś, š, ş, h, h).

Le scénario recouvert par cette matrice intègre tout ce qui se rapporte directement au mouvement de l'air (chez l'homme ou chez l'animal). Les objets y sont essentiellement nommés en fonction de l'émission, l'expulsion de l'air

18 Afin de dresser un champ formel et conceptuel aussi précis que possible, nous avons pris en compte toutes les lexies hébraïques qui comportent un son [+continu] et se référant, métaphoriquement ou métonymiquement, au mouvement de l'air, à une émission d'air.

qui les accompagnent / caractérisent, et non tant en fonction de la sonorité inhérente.

I. Mouvement de l'air

1. Cadre de manifestation: lieu, moment de réalisation.

nešep crépuscule, soir, aurore
šâpâh lèvres, bouche; parole, langue
mappu^aḥ soufflet (de forge)

2. «Mouvement de l'air» que l'on retrouve sous différents aspects chez l'homme et dans la nature:

nâšab souffler
nâšab Hiph. – faire souffler
 – faire voler, chasser
hâbal – souffler
 – être vain comme un souffle qui passe; agir vainement
pû^aḥ souffler, respirer
mappâḥ expiration
nâšap souffler
nepes̄ – souffle, haleine; (par extension) odeur, parfum
 – vie, principe de vie, âme
 – âme, cœur; sentiment, désir, volonté; pensée
 – être animé, individu; cadavre
nâpaš Niph. reprendre haleine, respirer (après le travail), se reposer
nâšam souffler, respirer – ou détruire, *hapax* (selon nous, *souffler sur qqch. au point de...*)

2.1 – Par analogie, on identifie «souffler», «respiration» à «vie», concept qui en est l'holonyme:

rû^aḥ – souffle, haleine, respiration; colère; air, vent
 – principe de la vie, âme, vie; passion, courage, volonté; esprit
nâpaḥ – souffler
 – rendre l'âme
nâpaḥ Hiph. faire rendre l'âme; (fig.) attrister, chagriner, faire languir

Un transfert métaphorique s'opère entre le concept de «souffler» / «âme» et les «manifestations», les «agitations» de l'âme: colère, peur. Cela sert de base de développement conceptuel pour divers sentiments, nommés en vertu de leur rapport avec une respiration accentuée, saccadée, etc.:

hâmâh (de l'agitation de l'âme) être frappé, touché
yâḥam être chaud, se réchauffer; (fig.) être en colère
hûm ou **hîm** émouvoir, agiter, troubler
yâpaḥ Hitph. gémir

2.2 Dans cette chaîne on dégage l'idée abstraite de «soupirer après qqch. ou qqn.», «désirer» qui suppose l'acte de «souffler»:

- šâ'ap** – aspirer, humer; soupirer après une chose; désirer vivement qqch.
 – absorber, dévorer, engloutir; détruire

3.– La représentation des effets du mouvement de l'air dans la nature:

3.1 Une relation de cause à effet s'instaure entre l'acte de «souffler» et «sécher»:

- yâbêš** être ou devenir sec, aride; Pi. rendre sec, dessécher
yâbeš sec, aride
yabbâšâh le sec, la Terre
Şəhî'ah sécheresse
Şəhîhâh contrée aride, sèche

3.2 Cette sous-chaîne spécifie les objets qui peuvent être entraînés par un mouvement d'air ou qui y concourent:

- pî'ah** ce qui est facile à souffler; poussière, cendre
raḥat pelle (ce qui jette au vent)

4. Cette chaîne comporte des concepts désignant des sons, des bruits, non articulés, nommés par rapport à la production de souffle qui les sous-tend, et non en tant que bruits proprement dits:

- hemyâh** bruit, son
hâmâh murmurer, bourdonner, rugir
hûm Hiph. faire du bruit, se lamenter
Şapşêp gazouiller, chuchoter
pâŞah éclater, faire entendre, pousser des cris de joie

II. Diverses actualisations de I.:

1. Odeurs diverses: parfum, aromate, épices.

- rêy'ah** odeur
Şah'anâh puanteur
niḥo'ah agrément, ce qui est agréable (odeur)
bešem – baume, herbe odoriférante, aromate, épice
 – parfum; cinnamome, cannelle aromatique

En ajoutant à «sentir bon» l'idée de factitivité, on développe les concepts de «parfumer», «embaumer»:

- ḥânaṭ** – rendre doux, aromatique
 – embaumer
râqaḥ composer, préparer un onguent, un parfum

2. Diverses odeurs désagréables:

- bâ'aš** sentir mauvais, corrompre

bə'š mauvaise odeur, infection

– par extension de sens, on applique 4.2 à tout ce qui est «mauvais» ou «déplaisant»:

bo'šáh la mauvaise herbe, l'ivraie

bə'ušîm mauvais raisins, lambruches

bâ'aš Niph. (métaph.) se mettre en mauvaise odeur, se faire haïr; déshonorer

bâ'aš Hiph. – gâter l'odeur, faire sentir mauvais; rendre odieux

– sentir mauvais, se corrompre, être haï, être odieux

5. En guise de conclusion

Une étude systématique et progressive dans le cadre de TME du lexique hébraïque, fondée sur un appareillage terminologique d'une grande abstraction, peut nous aider à dévoiler l'iconicité linguistique d'un large pan du lexique, sans la nécessité de remonter dans le temps, focalisant uniquement le lexique de la langue (qui nous est accessible) dans sa dimension panchronique. La théorie des matrices et des étymons, de par ses objectifs et les conclusions engendrées, s'inscrit dans le débat sur le conventionnalisme ou le naturalisme du langage humain. Mais nul *cratylisme* dans ce modèle: uniquement la découverte et la description d'un système abstrait d'invariance formelle et notionnelle, à travers les analysés effectuées sur une large base de données.

L'explication que l'on a pu avancer quant à l'iconicité auditive dans la langue à un moment donné peut vieillir de manière spectaculaire, mais pas la reconnaissance du phénomène qui l'a motivée: certains modèles sont basés sur l'imitation de la phonation, d'autres écoutent ce qui, dans les sons d'un mot, en rappelle le sens. Dans la recherche du rapport *son – référent*, on s'est focalisé soit sur la production, soit sur la «consommation» du son. Mais la nouveauté sur le plan de la théorie vient du fait que la TME déplace la discussion depuis le niveau des structures palpables au niveau plus abstrait de la phonologie: le sémantisme d'une forme lexicale donnée est soutenu non pas par les deux éléments consonantiques, parties composantes d'une structure lexicale donnée, mais par certains de leurs traits phonétiques constitutifs.

Dans cet article avons conçu l'iconicité – la *motivation primaire* – comme une caractéristique des signes linguistiques hébraïques qui conservent des propriétés naturellement perceptibles des objets auxquels ils renvoient, manifeste au niveau abstrait des pré-signes, là, où le son n'a pas encore rencontré le sens. Les signes linguistiques répertoriés ici semblent être configurés à partir de processus mimétiques pré-linguistiques. Mais une fois entré en langue, ils auraient nécessairement été assujettis au mouvement interne de ce système au fur et à mesure de leur évolution. A la longue, les effets de changements internes auraient contribué à masquer les principes lexicogéniques qui présidaient le signe à son origine, en instaurant une dynamique qui va de la motivation à la démotivation et, par-là même, à l'arbitraire. Cela est en mesure d'expliquer

en grande partie pourquoi les signes des langues d'aujourd'hui nous semblent opaques, pourquoi le lien *vocable – réalité* paraît exempt de toute analogie. La manière dont Fonagy résume les étapes de l'évolution du signe verbal est suggestive:

«Au cours de l'évolution sémiotique, on commence par renoncer à l'acte pour le réduire à sa reproduction gestuelle qui est réduite par la suite au mouvement des organes phonateurs. L'expression articulatoire et sonore, le signifiant qui est lié initialement à l'objet par la ressemblance, se détachent totalement de l'objet dès qu'ils en deviennent le signe arbitraire. La pensée conceptuelle accroît la distance qui nous sépare de l'objet, en intercalant entre le signe et l'objet une représentation. Cette représentation devient à son tour de moins en moins sensuelle, de plus en plus abstraite, donc retirée, détachée (de l'objet).» (1983: 167)

L'invariant formel – la matrice de traits – nous évite de poser des proto-phonèmes ou des protoformes, comme certains linguistes l'avaient essayé. Les variations historiques, géographiques, sociologiques des réalisations des phonèmes y sont prises en compte, *nolens volens*: les fluctuations, dans la pratique, si nombreuses, variées et confuses puissent-elles être, ne constituent pas un obstacle insurmontable à la découverte d'un invariant fédérateur dans le système linguistique¹⁹. Cet invariant est doté d'une valeur notionnelle récurrente, commune à des ensembles de lexèmes. La communauté de sens sous-jacente se fonde sur des propriétés perceptibles au niveau de la combinaison de traits, qu'elles soient associées à la production phonatoire ou à la perception auditive de la réalité acoustique. Le fait même qu'une telle structure invariante rassemble des mots issus de bases fort distinctes tend à confirmer sa pertinence isotopique propre et bouleverse en langue l'économie du langage, en déplaçant la *balance arbitraire – non arbitraire* du côté de la motivation linguistique. Le rapport *signifiant – signifié / référent* est, pour notre part, bien que le temps ait considérablement brouillé les formes lexicales, fondamentalement motivé: la perception de l'objet réel dicterait une traduction phonatoire, ce qui revient à assimiler le rapport mental *signifiant–signifié* à un rapport exo-mental *signifiant–référent*.

L'absence de motivation ne saurait être confondue avec le conventionnel: elle suppose non pas l'absence d'une analogie entre le signe et le référent qu'il désigne, mais, selon nous, la *perte de la charge mimophonique* du signe, due à des processus de variation / évolution du système linguistique (développements conceptuels, opérations morphologiques et apophoniques, changements phonétiques, création lexicale par analogie, etc.), en mesure d'occulter dans

19 En effet, l'invariance se définit comme un principe général indépendant des facteurs d'ordre synchronique ou diachronique susceptibles de brouiller l'histoire d'une forme lexicale.

20 M. Toussaint illustre bien cette vérité quant aux polémiques sur la place occupée par l'iconicité dans le langage: «Le concept d'arbitrarité du signe est sous-tendu par une conception simpliste de la non arbitrarité. Une non arbitrarité qui n'est pas omniprésente et inconditionnelle est une arbitrarité. Dans l'optique post-saussurienne actuelle tout se passe comme si, en effet, on n'imaginait pas qu'un phénomène essentiel puisse être variable et localisé.» (1983: 36)

le temps les conditions de son émergence et de diminuer, dans le lexique, sa potentialité expressive, figurative.

Le principe de l'arbitraire du signe, tout à fait légitime lorsqu'il s'applique aux langues constituées, devient un postulat sujet à caution si on l'applique indûment aux premières formes prises par les langues humaines: il risque de rendre à tout jamais inexplicable l'émergence et le développement du langage humain et d'occulter, de surcroît, des aspects linguistiques importants.

Selon la dialectique du blanc et du noir²⁰, la linguistique autonome, qui soulignait l'arbitraire des structures linguistiques par rapport au monde, condamnait toute forme de motivation extérieure. Cet article est essentiellement centré contre cette attitude tranchante en faveur du caractère fondamental et nécessairement conventionnel du langage, comme si l'acceptation du principe de l'arbitraire du signe donnait à l'avance l'absolution à tout péché verbal, et par-là même, scientifique. Souvent, il ne s'agit pas d'une simple réfutation de la thèse onomatopéique (due à un choix, à des contraintes, limites méthodologiques que toute théorie comporte), mais il s'agit de la négation la plus absolue du naturalisme en tant que l'un des traits possibles de la faculté du langage. Cependant, bien que l'évolution phonétique ait pu rendre les formes lexicales, pour une bonne part, de «pures» formes et qu'en conséquence leur motivation se soit «effacée», l'iconicité lexicale en hébreu biblique reste accessible à un niveau de représentation abstraite: elle est saisissable, perceptible comme telle *en profondeur*, pas nécessairement consciente ou ressentie en surface. Dans ce lexique, la mimophonie auditive est essentiellement *implicite*, elle est la représentation d'une *analogie latente*.

Bibliographie sélective

- BOHAS, G., 1997, *Matrices, étymons, racines, éléments d'une théorie lexicologique du vocabulaire arabe*, Paris: Louvain.
- BOHAS, G., 2000, *Matrices et étymons, développements de la théorie*, Lausanne: Editions du Zèbre.
- BROWN, F. – DRIVER, S. R. – BRIGGS, C.A., 1975, *A Hebrew and English Lexicon of the Old Testament, Based on the Lexicon of Gesenius*, Oxford.
- DONALD, M., 1991, *Origins of the modern mind*, Cambridge: Harvard University Press.
- FONAGY, I., 1980, *La métaphore en phonétique*, Paris: Didier-Erudition.
- FONAGY, I., 1983, *La vive voix. Essais de psycho-phonétique*, Paris: Payot.
- GENETTE, G., 1976, *Mimologiques (Voyage en Cratylie)*, Paris: Seuil.
- GRAMMONT, M., 1933, *Traité de phonétique*, Paris: Librairie Delagrave.
- GUIRAUD, P., 1967 [1986], *Structures étymologiques du français*, Paris: Payot.
- LAFONT, R., 2000, *Schémas et motivation: Le lexique du latin classique*, Paris: L'Harmattan.
- LAKOFF, G., 1990, «The invariance hypothesis: is abstract reasoning based on image-schemas?», in *Cognitive Linguistics*, I, 1, p. 39-74.
- LIPINSKI, E., 1997, *Semitic Languages. Outline of a Comparative Grammar*, Leuven: Peeters.
- PETERFALVI, J.-M., 1970, *Recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique*, Paris: Editions du CNRS.
- PHILIPS, D., 1997, «A la recherche du sens perdu: <sn->, du marqueur au mythe», in *Anglo-ponia / Sigma*, 2, Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, p. 209-238.

- PINKER, S., 1999, *L'instinct du langage*, traduit de l'anglais par M.-F. Desjeux, Paris: Editions Odile Jacob.
- RUHLEN, M., 1997 [1994], *L'origine des langues. Sur les traces de la langue mère*, Paris: Berlin (édition américaine *The Origin of Language. Tracing the Origin of the Mother Tongue*, J. Wiley & Son).
- SANDER, N.Ph. – TRENEL, I., 1982, *Dictionnaire hébreu-français*, Genève: Slatkine Reprints (1^{ère} édition 1859, par la Société des livres moraux et religieux).
- SAUSSURE, F. de, 1916 [1984], *Cours de linguistique générale*, Paris: Payot.
- TOURNIER, J., 1985, *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*, Paris-Genève: Champion-Slatkine.
- TOUSSAINT, M., 1983, *Contre l'arbitraire du signe*, Paris: Didier-Erudition.
- WILKINS, D. P., 1996, «Natural Tendencies of semantic change and the search for cognates», in M. DURIE – M. ROSS (dir.), *The comparative Methode Reviewed: Regularity and Irregularity in Language Change*, New York: Oxford University Press, p. 264–304.

O analogiji i teoriji etimona u hebrejskome biblijskom leksiku

Teorija jezičnoga ikoniciteta sustavno nameće neka stožerna pitanja. Primjerice, je li izvorno načelo u pojavljivanju riječi u jezicima utemeljeno na onomatopejskim oblicima, to jest jesu li u svojim prvim oblicima nastalim pojavljivanjem jezične djelatnosti svi jezični znakovi bili tipa *craquer* («pucati», «praskati», «kršiti se», «lomiti se»), *murmurer* («mrmrljati», «mumljati», «gundati», «žuboriti») itd., a od kojih je velika većina od tada izgubila svoj mimofonički sadržaj? Poznato je da je Saussure nijekao svaku tzv. *pozitivnu teoriju* značenja u znanosti o jeziku te da je ta odrednica dugo vremena bila propisna u bavljenju jezikoslovljem.

Ovaj članak istražuje slušne ikone u hebrejskome biblijskom leksiku u kojem se analogija fonacija-referent pojavljuje u okviru *teorije matičnih jezika* (*teorije prajezikâ*) i *etimona* na apstraktnoj razini jezičnih indikacija (fonetske sastavnice matičnih jezika). Upravo nam ta razina pomaže u razumijevanju kauzalnoga načela u odnosu označitelj-referent: nemali broj leksija koje doživljavamo kao proizvoljne može se uvrstiti u nepromjenljive, formalne, pojmovne, odnosno razložne strukture. Očito je da danas »imamo sluha« samo za imitativne riječi kao što su *coucou*, *tic-tac* itd. Stoga ne iznenađuje činjenica da zagovornici jedne široke (otvorene) koncepcije jezičnih srodnosti pokušavaju umanjiti važnost leksičke motiviranosti svodeći ju na marginalne onomatopejske vrste. Pa ipak brojni znanstveni radovi pokazuju da je leksička motiviranost puno opipljivija nego što se to o njoj obično misli te da je njezin unutarnji sklop puno dublji i kompleksniji, bez obzira na to što tradicionalna koncepcija onomatopeje nudi oprečan stav: označitelji jednoga jezika ujedno su njegovi zvukovi i pokreti.

Posebnost ovdje ponudenoga pristupa ogleda se prvenstveno u činjenici da je odnos zvuk-smisao riječi utemeljen na vezi između akustičke slike leksičkih oblika i označene vrijednosti matičnih sastavnica (jezični makroznak). Ta je veza ugledala svjetlo dana zahvaljujući otkriću unutarnjega sklopa nepromjenjivosti leksika semitskih jezika.

Mots clés: mimophonie, onomatopées, iconicité, lexicque, théorie des matrices et des étymons, langue hébraïque de la Bible

Ključne riječi: mimofonija, onomatopeja, ikoničnost jezika, leksik, teorija matičnih jezika i etimona, biblijski hebrejski jezik